

# Iris Chevalier

## et les secrets du Jardin



Florence Cabre

Florence Cabre

Iris Chevalier et les  
secrets du Jardin

*Tome 1*

© Florence Cabre, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-0294-3

**Librinova**”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1 – L'Encarante

J'ai douze ans. On m'appelle Princesse. Bien sûr, je ne m'appelle pas réellement Princesse. C'est ma mère qui me surnomme ainsi. La vérité est que je porte le prénom d'Iris. C'est un hommage à une déesse grecque dont le métier était : messagère des dieux ; un genre de postière avec des ailes, si vous préférez. Ce qui a décidé mes parents à m'appeler ainsi, c'est que, selon la légende historique, cette déesse porte une écharpe multicolore et magnifique ; et ce châle, c'est l'arc-en-ciel ! En fait, quand on voit un arc-en-ciel, cela signifie qu'Iris est en train de voler de maison de dieu en palais de déesse pour distribuer du courrier. Elle ne doit pas avoir énormément de travail chez moi, parce que je ne vois pas beaucoup d'arcs-en-ciel à Savigny-sur-Orge. Mon nom entier est Iris Chevalier. J'adore mon nom. Chevalier, ça fait château ; ça fait guerrier ; ça fait grande aventurière.

J'ai les yeux verts *démerdusude* comme le disait Papa. Il aimait à ajouter que c'est très rare. Effectivement, je n'ai jamais rencontré de personne qui a cette couleur d'yeux. J'ai des cheveux très foncés, et dans la famille, il n'y a que moi qui les aie bruns. Mon père, ma mère ainsi que ma sœur et mon frère sont blonds comme les blés. Du coup, je me sens exclue et je suis certaine d'avoir été adoptée. Papa m'expliquait que j'ai la tignasse de ma grand-tante Marie, mais je sais qu'il essayait de me reconforter. Parce que la grand-tante Marie, je ne l'ai jamais vue, et puis, d'abord, elle habite au *Zétazuni*. C'est aux USA ! On dit « U-S-A » en prononçant chaque lettre et non « USA » en un seul mot comme on pourrait le penser. Moi, quand je serai grande, j'irai vivre là-bas. Ce pays est rempli de jolies filles et de beaux garçons. Ils occupent des appartements dans des gratte-ciels et ils font des métiers terribles comme avocat-de-la-défense et procureur-général-de-New-York ou encore médecin-en-chef-de-l'hôpital. J'ai vu un film à la télé dans lequel une dame aux lèvres énormes était journaliste professionnelle dans la mode. Elle était toujours super bien sapée avec des vêtements ultra-chics, et son travail consistait à écrire des articles à propos de jupes en vogue et à rencontrer des artistes connus. Bien sûr, là-bas on n'est pas à l'abri de la pauvreté et aussi des tueurs en série qui font un carnage, surtout dans *les tas de Floride*. Mais je vous reparlerai du *Zétazuni* plus tard.

Tous les étés, nous passons un mois avec les cousins en Bretagne chez Tatïe Paulette et Tonton Gillou. Chez eux, c'est formidable. Ils habitent une grande maison à l'entrée du port au Croisic. C'est un petit village au bord de la mer. On fait du vélo sur la côte sauvage et l'on va ramasser des salicornes dans les marais salants. Par contre, l'eau est un peu froide. Ma cousine Hélène, quand elle était plus jeune, croyait qu'on y avait mis des glaçons. Hélène, c'est une grande ; elle a seize ans. L'été dernier, elle ne pensait qu'aux garçons. Elle parle sans arrêt d'un amoureux qui s'appelle Ludovic. Elle dit des choses comme : « Tu verras quand tu auras mon âge ! Toi aussi, tu auras un petit copain » et puis, en se rajoutant du brillant à lèvres : « Quand un mec t'embrasse, il n'y a rien de mieux. Ça fait des chatouilles partout. » Moi, je ne vois pas ce qu'elle peut aimer à rester toute la journée dans la remise du jardin avec un garçon qui ne sent même pas bon. L'été dernier, j'ai fait le guet pour que Tatïe Paulette ne trouve pas Hélène en train de faire des bisous baveux à son copain boutonneux. Il faut dire que Ludovic avait tellement de boutons sur le visage qu'avec Hugo, mon cousin, on l'avait surnommé « le bourgeon ». Hélène en était folle de rage. Elle est rentrée en première en septembre et je ne sais pas si elle travaille très bien au lycée. Elle ne pense qu'à la mode, aux garçons (mais ça, vous l'avez compris) et à se maquiller avec des crayons noirs qui lui donnent l'air d'une *staramériquène*. Une fois, elle m'a fait aller chiper le fard à lèvres de Tatïe Paulette pendant la sieste pour qu'elle puisse l'essayer et se regarder dans son miroir. Elle n'est pas très sympa avec son frère Hugo qui, du haut de ses onze ans, est bien plus drôle, si vous voulez mon avis. Il a des taches de rousseur plein le visage et les oreilles légèrement décollées. Quand il y a le soleil derrière lui, ses oreilles deviennent rouges à cause de la transparence. Il adore jouer à la guerre et rêve de pouvoir se procurer un *bibi gun*. C'est une espèce de pistolet avec de petites balles en plastique. Maman dit que ses parents ne devraient pas lui en acheter un. Il pourrait se faire mal ou pire, blesser quelqu'un. Moi, je ne suis pas d'accord avec ses propos. Ce serait bien plus horrible si Hugo se blessait que s'il touchait un inconnu. En tout cas, j'aurais plus de peine pour lui que pour quelqu'un que je n'aurais jamais vu. De toute façon, Hugo n'aura pas de *bibi gun* parce qu'il n'est pas assez grand « pour faire la part du bien et du mal », a tranché Tatïe Paulette.

En juillet dernier, quand on a fait le pique-nique au bord du canal de Nantabrest, il s'est passé un événement de taille qu'il faut que je vous raconte



avant toute chose. Les rives du canal de *Nantabrest* sont un endroit bucolique et reposant où mes parents, Tonton Gillou (qui est le frère de Papa) et Tatie Paulette aimaient nous emmener pendant les vacances d'été. On peut y faire de la bicyclette, cueillir des fleurs, se promener ou encore aller voir les écluses ; c'est tout un système très compliqué avec des bassins qui se remplissent et qui se vident. Il y a des ponts qui s'ouvrent en grand pour laisser passer des files de bateaux de toute taille. L'eau est noire ; et ça, c'est assez angoissant. On ne sait jamais ce qui se trouve en dessous de cette surface sombre qui reflète les nuages souvent gris et bas. Personnellement, je pense qu'ils devraient repeindre le fond du canal de *Nantabrest* en turquoise, comme les piscines de Monaco que j'ai vues dans le reportage sur les « Grands palaces de ce monde ». Ce serait plus rassurant et plus beau à regarder.

Maman et Tatie Paulette avaient installé une nappe à fleurs, vieille comme Hérode, sur un bout d'herbe assez grand pour toute la famille. Tonton Gillou et Papa buvaient de grosses bières en cannette. Ils se tenaient debout non loin de nous, admirant l'eau sombre du canal. Ils devaient discuter, comme à leur habitude, de tous leurs problèmes de boulot, qui ne concernent pas les enfants de notre âge. Maman a sorti du panier une immense jatte remplie de salade niçoise, le pain aux noix, les deux fromages pour le prix d'un ainsi que les bouteilles de vin et de jus de raisin – car c'est le préféré de mon cousin Hugo.

Tatie Paulette essayait de rassembler la famille :

— Allez, tout le monde, à table !

— À table, à table, c'est vite dit !

Ça, c'est Tonton Gillou qui a grommelé ! C'est le seul qui n'apprécie pas du tout les pique-niques parce qu'on est mal assis et qu'il déteste manger debout. Il faut préciser que Tonton Gillou, c'est un bon vivant. Il aime les immenses tablées avec des déjeuners qui n'en finissent pas. Il est grand, avec des cheveux blonds, un peu longs pour un garçon. Il a les yeux comme ceux de Papa, noisette et bondés de cils. Il a un tatouage sensas sur son bras. Il s'agit d'une ancre avec un ruban autour. Il prend plaisir à sculpter de petits objets. Quelquefois, il en fabrique pour des anniversaires ou des Noël. Par exemple, il a offert à Papa un briquet en acier brossé qu'il a gravé lui-même. On peut y voir les initiales « JPC » comme « Jean-Pierre Chevalier », car c'est le nom de mon père. Il y a

aussi les mots : « À mon frère chéri ». Même si mon père ne fumait plus depuis des siècles, il ne s'en séparait jamais ! Tonton Gillou adore faire la fête et Tatïe Paulette n'aime pas trop certains de ses copains qui, si vous voulez son avis, sont de mauvaises fréquentations. En vrai, il s'appelle Gilles. C'est lui qui me faisait faire l'avion en m'envoyant haut dans le ciel avec ses bras musclés quand j'étais plus jeune.

— Princesse, va chercher Hugo ! HUUGOOO ! Mais où il est encore, celui-là ? a demandé Maman.

— Attends, j'aide Tristan !... ai-je répondu en rajoutant une pièce rouge au puzzle en bois de mon frère.

— Bon, Iris, tu te dépêches ! Arrête d'embêter ton petit frère... Je t'ai dit d'aller chercher Hugo... et elle est partie où, Hélène ? s'est énervée Maman.

— Mais je n'en sais rien, moi, où elle est ! Tu ne peux pas commander à Maguy d'y aller ?

— Non mais dis donc... Tu ne me parles pas comme ça !

— Eh ben, j'ai pas envie d'y aller ! ai-je rétorqué, fulminant.

— Iris..., je t'ordonne d'y aller, alors tu y vas et c'est tout ! Regarde ta sœur, elle fait ce qu'on lui demande, elle !

— Ben, c'est ce que je dis : t'as qu'à lui demander, à la parfaite petite chérie !

— Ouh là là, tu vas t'en prendre une, toi ! a vociféré Maman en brandissant sa main comme une karatéka hystérique.

Alors là, ç'a été la goutte d'eau qui a fait *déborder la vase*. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. J'ai poussé mon petit frère Tristan en piquant une gueulante et ai shooté dans la bouteille d'eau qui n'avait rien à faire là. Je me suis mise à courir comme une dératée en hurlant :

— Ah ben oui, ça ne m'étonne pas que tu veuilles me taper ! Vous n'avez jamais voulu de moi, toi et Papa !

J'ai crié que, si ça se trouvait, j'avais été adoptée et que je n'étais même pas sûre qu'ils m'aient voulue et que, sans doute, on les avait forcés à me prendre

dans leur maison. J'étais folle de rage. Je me suis arrêtée et ai arraché le collier que Maman m'avait donné, soi-disant qu'il venait de sa famille et qu'il me revenait de droit. Je l'ai balancé dans le canal en braillant :

— Eh ben, tiens ! J'en veux plus, du collier de tes fichus parents. Je veux retrouver ma vraie famille !

Le collier s'est enfoncé dans l'eau noire. J'ai cru voir un arc-en-ciel s'en détacher. Un petit sifflement a retenti en même temps. C'était un mélange de chants d'oiseaux et de sonnerie de téléphone couplés au gazouillis de l'eau.

Ma colère s'est arrêtée net et j'ai fini par me taper la crise de larmes que je n'avais pas eue depuis l'âge de huit ans. A l'époque, mon cousin Hugo m'avait attachée à un arbre et il m'avait fait croire que des fourmis géantes viendraient me manger toute crue. Hugo, je ne sais pas quel numéro il porte, mais je suis sûre que ça doit être au moins au-dessus d'un million sept cent mille... En tout cas, comme dit Tatie Paulette : « C'est un sacré numéro ! »

Après cet épisode dramatique, mes parents étaient tellement retournés par la situation que j'en ai entendu parler pendant des semaines entières. Au début, Maman m'a reproché d'avoir jeté son collier dans le canal. Je culpabilisais à mort d'avoir rendu Maman aussi malheureuse. Et puis, au bout de deux semaines, leur tactique a changé. Maman s'est mise à me lancer des phrases cousues de fil blanc :

— Tu penses étrange le fait que tes cheveux soient bruns alors que les nôtres sont blonds... mais moi, quand j'avais ton âge, ils étaient foncés, comme toi.

Et puis :

— Oh là là, quand tu étais dans mon ventre, qu'est-ce que j'avais faim !

Ou bien encore :

— Aton a exactement les mêmes yeux que toi.

(Aton est le frère de Maman, que je n'ai jamais vu parce qu'il est un peu coucou.) Finalement, il était préférable d'étouffer l'affaire. Tous les enfants Chevalier savent que, lorsque nos parents nous sentent perdus, ils nous envoient direct chez le *psychologue*. Le *psychologue*, ce n'est pas marrant ; c'est mon



cousin Hugo qui me l'a dit ; tatie Paulette l'y a amené quand il était petit, car il pleurait tous les jours pour se rendre à la maternelle. Hugo m'a expliqué que le *spychologue* ne cessait pas de le questionner et de le faire dessiner. Au bout de plusieurs séances pénibles, Hugo a préféré renoncer à chialer avant d'aller à l'école, comme ça, il n'avait plus à rencontrer le *spychologue* deux fois par semaine.

Donc, finalement, j'ai arrêté de répéter que j'avais été adoptée, mais je n'en pense pas moins, et je m'en fiche comme de *l'Encarante*.

Je ne suis pas très grande, mais vous me direz : « C'est normal, tu n'as que douze ans ! » Je viens de les avoir. C'est pas mal, douze ans. Pour les âges, j'ai une théorie : tout ce qui est avant sept ans, on ne s'en souvient pas réellement. Je n'ai pas aimé avoir sept ans parce que tout le monde me répétait que j'avais atteint l'âge de raison, mais en fait, j'avais autant raison qu'avant ; c'est-à-dire : pas tellement. À neuf ans, les adultes m'ont annoncé que j'étais grande maintenant, mais souvent, j'étais encore trop petite. C'est quand ça les arrange, en fait. La seule chose intéressante lorsqu'on a neuf ans c'est qu'on se rapproche des dix ans. À dix ans, on est déçu car enfin l'on croit que quelque chose de formidable a se produire à cause du passage au nombre à deux chiffres, mais à vrai dire : rien ! Et à onze ans, je ne sais pas parce que c'est l'année où l'on a perdu Papa. Et quand on perd son père... eh bien, on n'est plus sûr de rien.

On est le vingt avril et j'ai eu douze ans il y a deux jours. J'ai demandé à Maman un bel anniversaire, histoire de marquer le coup. Je n'avais pas besoin de château gonflable comme chez ma copine Carla ou d'un clown spécialisé dans les fêtes en tout genre. Je souhaitais un gâteau au chocolat Cruela avec des fraises Pataga sur le dessus, et inviter mes camarades Carla, Daphné, Aminata, Marine et Estelle. Je voulais qu'on s'amuse jusqu'à plus soif dans la maison et qu'on se gave de jus de pomme et de Cako Cola. Maman m'a répondu : « D'accord », mais j'attends toujours. Elle m'a expliqué que, comme elle était seule maintenant, et à cause de ma petite sœur qu'il fallait aller chercher à la danse classique et de mon bébé de frère, et tout, et tout, bon... ce n'était pas possible. J'ai quand même eu droit, le soir, à un éclair au chocolat sous une bougie au moment du dessert. Je n'ai pas montré ma déception et je n'ai même pas pleuré. Maman m'a offert des boucles d'oreilles : deux perles grises qui

s'attachent, tout simplement. C'était mon premier cadeau d'adulte. Ça m'a émue. Une petite chaleur s'est répandue dans ma gorge et j'ai dégluti bruyamment.

Tout de même, les douze ans de quelqu'un, elle aurait pu faire mieux question gâteau !

Mon père nous a quittés il y a plus de six mois, et ça aussi je m'en fiche comme de l'*Encarante*.

Lorsque j'ai compris que Papa ne reviendrait pas, j'ai bien cru que j'allais m'ouvrir en deux au niveau du cœur tellement ça m'a fait mal. C'est très douloureux, ce genre de chose. Bien sûr, cela est moins grave que quand on se trouve au stade 5 d'un cancer généralisé dans un hôpital ; ou encore, quand on a affreusement faim comme certains pauvres enfants d'Afrique qui meurent tous les jours de *dix antries* ou de *six das*. Maman m'affirme que je vais bientôt recevoir une carte postale de Papa, mais ça fait longtemps qu'elle me dit ça ! Il aurait pu nous appeler ou nous envoyer des messages, mais rien... pas un mot.

C'est arrivé comme ça : c'était un dimanche. Je rentrais de la boulangerie avec ma petite sœur Marguerite. Marguerite a six ans et est jolie comme un cœur. Elle est évidemment blonde avec les yeux marron comme tout un chacun dans la famille ; une fossette sur la joue droite, elle porte deux nattes pratiquement tous les jours. Elle a un long cou et fait de la danse classique, mais, ça vous le savez déjà. Nous avons acheté une baguette et nos traditionnels pains au chocolat du week-end. Arrivées au portail de notre maison, nous avons trouvé ma mère, assise sur les marches du perron, tenant dans ses bras Tristan qui était en train de mâchouiller crachouiller un biscuit sec.

— Vous n'avez pas croisé Papa ? (Maman dit : « Papa » en parlant de mon père alors que c'est mon père et non le sien. Je ne sais pas pourquoi elle fait ça. Je voudrais qu'elle arrête, mais je ne sais pas comment le lui dire.)

— Non, ai-je répondu en haussant les épaules.

— Ah ? c'est dommage, il a dit qu'il vous rencontrerait et qu'il vous emmènerait au café pour boire une tasse de chocolat.

— On n'a même pas vu sa voiture ! ai-je précisé.